



Impossible révolte

Jane F B-A

Ils ont tous crié, les yeux exorbités de frayeur. Certains se sont oubliés et l'odeur de l'urine a couvert celle du papier d'Arménie.

Depuis quelques mois, comme chaque matin, c'était un bonheur d'entrer dans la classe sombre et fraîche. Les murs noirs se laissaient lécher par un balai lumineux qui s'infiltrait par l'ouverture des murs en terre. Je n'ai jamais su si la sœur entrait par la porte d'en face ou celle située sur le côté. Silencieuse, sa robe noire glissait dans l'ombre ; seule sa cornette, telle un oiseau battant des ailes, manifestait sa présence. Elle apparaissait soudain, dans le blanc du mur chaulé.

Aujourd'hui, c'était sœur Thérèse, munie d'une baguette qu'elle aimait utiliser si mauvaise réponse donnée ou attitude désordonnée. Sa voix contrastait avec ses gestes. D'une grande douceur, ses paroles caressaient nos têtes et sa baguette frappait nos doigts avant de nous contraindre à aller au piquet dans l'angle de la pièce. Cet angle, griffé par nos petits ongles, témoignait de notre passage et de notre âge, par la hauteur des égratignures. Nous aimions scarifier le mur. Elle tentait de nous apprendre le français et les mathématiques, le bien et le mal — enseignement encré dans nos cahiers quadrillés, aux pages jaunies à l'odeur d'Afrique. Depuis ce jour, je ne peux m'empêcher de plonger mon nez dans une brochure, à la recherche d'odeurs du passé.

Un homme grand aux dents blanches est apparu dans l'entrée. D'un ton sec, il s'est mis à crier : « Sortez ! » Il s'adressait à la sœur, et malgré le ton autoritaire du « *Moundélé katouka* », qui signifiait que nous devions partir, surpris, nous n'avons pas bougé. Nous, si agités d'habitude, sommes restés devant nos pupitres d'écoliers. Je fixai à droite de ma table l'encrier en porcelaine blanche, légèrement craquelée : une tache violacée s'en était échappée, ressemblant tantôt à un lion, tantôt à une antilope, ou encore à un guerrier. À cet instant, je me disais que je devais demander à

sœur Thérèse, avant qu'elle ne sorte, de l'encre, car asséchée, je ne pourrai pas y tremper ma plume.

« Sortez ! » hurlèrent les dents blanches, mordant le silence.

Dans un bruissement de drapé, la sœur passa à nos côtés, caressant au passage la tête de Gaby qui s'était retourné du piquet, les yeux blancs comme des étoiles dans la nuit. Quarante degrés à l'ombre et nous avions des frissons. Immobiles sur nos chaises, nos regards accompagnaient la sortie de la sœur. Nous ne nous sommes pas levés cette fois-là, comme à l'accoutumé. De l'agitation provenait de la cour intérieure. Il était facile d'imaginer un rassemblement des religieuses dans ce carré qui pouvait à peine les contenir. De l'angle de la porte, les étoffes noires se frottaient les unes contre les autres. Une main blanche, sortant des plis, prit un chapelet — le bruit des perles, des cliquetis, plein de cliquetis. Mon regard se porta sur le balai lumineux qui pourléchait le mur. L'heure du goûter était proche. Telle une girafe, je tendais le cou vers la cour.

C'est dans l'absence de bruit que tout a commencé. Cela n'a duré que quelques secondes parce qu'il ne pouvait en être autrement, mais nous avons tous eu la sensation que le temps s'était étiré au point de rompre. Nous avons tous sursauté lors de la rafale et, par la porte, j'ai cru voir des oiseaux s'ébattre, cherchant un envol désespéré, s'accrochant à l'air qui ne pouvait plus les porter — immenses pélicans tentant de se soulever dans toute la beauté de leur mouvement. J'ai vu des ailes de tissu blanc venir se poser en tendresse pour mourir dans le noir des robes de bure. Puis, comme de la pluie, les perles de larmes des chapelets cliquetèrent au sol, suivies du craquement de noix de coco qui tombent à terre.

Nous avons tous crié de l'intérieur, en silence ; les yeux exorbités de frayeur. Certains se sont oubliés et l'odeur de l'urine a couvert celle du papier d'Arménie.

Un filet rouge serpentait au sol, reliant les têtes entre elles.

Des pélicans. Oui. Terme repris quelques années plus tard, pour désigner une opération d'évacuation des ressortissants français au Congo-Brazzaville, suite à la présidence de l'abbé Fulbert Youlou et de son gouvernement.

Les *batékés* étaient écartés du pouvoir.

Nous étions des enfants *batékés*. Jamais je n'oublierai la phrase : « *Moundélé katouka* » — « *Va-t-en petit blanc* ».

J'étais blanche, j'habitais Poto-Poto et ne me suis jamais révoltée.